

## SEBASTIAN FLAVIU HAVAȘI

Babeș-Bolyai University, Faculty of Letters  
Email: havasisf@me.com

### POURQUOI LA FRANCE A-T-ELLE BESOIN D'UNE POLITIQUE LINGUISTIQUE ?

**Abstract:** The purpose of this paper is to examine the legitimacy of language policy and language planning instituted in France. Embarking on four directions of inquiry, the belonging of language to the social, the position of French in the global linguistic system, the place France occupies in the world-system and the gravitation around the centre of social groups constituting the world-system, and their synchronisation with the centre, the paper tries to shift the debates concerning the notable drawback of French from the international scene from issues concerning the language itself to a more socially covered ground. The basic assumption that the position of French, although a major language, is a consequence of the so-called decline of French society allows us to search for possible answers in the dynamics of social groups since language is both a factor of identity and a mirror of power relations between groups.

**Key words:** language policy and language planning in France, dynamics of social groups, world-system, language and power relations, sociolinguistics

Les réactions face au phénomène de l'américanisation sont multiples. Dans ce paysage de confrontation continue, la France occupe une place spéciale. La France, on pourrait le dire même sans exagérer, est devenue le symbole, comme elle a été d'ailleurs au cours de l'histoire, de la résistance en manifestant aujourd'hui une opposition au niveau de la langue. En Europe, la France a le meilleur mécanisme institutionnalisé de création lexicale. Seule la France prouve des mesures actives contre la « colonisation lexicale »<sup>1</sup> due à l'américanisation par l'intermédiaire des nouvelles technologies de l'information et de la communication, des nouvelles coutumes, des acteurs économiques étrangers, des médias que la culture populaire américaine véhicule si efficacement.

Il est tout aussi valable que les réactions de la réaction prennent des manifestations assez variées. D'une part, le salut chaleureux des intellectuels n'attarde pas. D'autre part, les vitupérations ont toujours accusé les autorités chargées de l'implémentation de ce mécanisme et les institutions chargées de le soutenir : violation des droits de l'homme (droit à la libre expression), implication de l'État dans les vies privées des gens ou intervention colbertiste sur la langue d'une manière normative.

Ce papier se propose d'identifier les raisons qui forment la base sur laquelle cet extraordinaire mécanisme est bâti. Cette approche cherche des réponses non pas dans la langue elle-même, mais dans la dynamique des groupes sociaux en contact. En plus, l'histoire de la planification linguistique de la France ne fait pas l'objet de ce papier, bien que dans le déroulement des arguments, des événements-charnières peuvent être évoqués. En d'autres mots, nous nous proposons de mettre en revue les arguments qui autoriseraient ce type d'intervention sur la langue. L'échafaudage de l'argumentation de ce papier comprend quatre piliers : (1) l'appartenance de la langue au social, (2) la position du français dans le système linguistique mondial comme résultat de (3) la position de la nation française dans le système mondial des groupes sociaux, (4) la gravitation de ces groupes autour du centre et leur synchronisation avec le centre.

### **La langue comme fait social**

Dès le fondement de la linguistique comme science, les linguistes ont promu une profession de foi qui exclut toute intervention sur la langue autant au niveau de la langue, en tant que système abstraite, qu'au niveau de la parole, en tant qu'usage<sup>2</sup>. Le linguiste est censé non pas de proposer des variantes fonctionnelles dans la langue (grammaire, lexique, etc.), mais de décrire, ce qui n'explique pourtant l'apparition des œuvres normatives et prescriptives en Europe.

Deux paradigmes changeront la perception du fatalisme descriptiviste sur la langue, en tant qu'outil de communication entre individus, à l'intérieur du discours sur la langue<sup>3</sup>. D'abord, la perspective saussurienne (Whitney, Meillet, Saussure, Vendryès) reconnaît, enfin, la dimension sociale de la langue. La langue devient un phénomène social puisqu'elle entretient des relations intime avec la société, même si à une analyse des écrits de Saussure la dimension sociale est une dimension pluri-individuelle<sup>4</sup>. Cette perspective identifie les deux valences de la langue : système abstraite de communication et usage de la langue par les individus de la société. Ces valences

pourraient être liées soit à la linguistique interne, soit à la linguistique externe. Pour la dernière, ce sont les locuteurs, donc le social, qui agissent sur la langue, d'où l'apparition des divers dichotomies : langue/parole, individu/collectivité, diachronie/synchronie, contingent/système<sup>5</sup>. Le modèle proposé (système, norme, parole et création linguistique) par Eugenio Coseriu explique aussi les modifications que le social impose sur la langue<sup>6</sup>. En plus, la distinction opérée par Saussure au niveau de l'unité du langage, le signe linguistique, décèle le caractère du signe linguistique et prépare le chemin à la sociolinguistique. Ainsi, le signe linguistique est défini comme l'union arbitraire d'un concept et d'une image acoustique<sup>7</sup>, c'est-à-dire d'un signifié et d'un signifiant. Cette arbitrarité, entendue comme l'immotivation de la relation que le signifiant entretient avec le signifié, prouve de nouveau la conventionalité et la nature sociale de l'institution la plus répandue, le langage. Pourtant, selon Saussure, la langue « est de toutes les institutions sociales celle qui offre le moins de prise aux initiatives »<sup>8</sup>. Toute tentative d'innover le système connaîtra « la résistance de l'inertie collective »<sup>9</sup> à cause de l'ampleur que connaît le langage dans la masse parlante.

Pour Saussure, les sources du changement linguistique sont internes. C'est plutôt le déterminisme historique de la langue comme institution autonome qui limite et gère les modifications. Ainsi, cette nature sociale de l'évolution du langage serait l'objet de la sémiologie qui se constitue comme une histoire des signes linguistiques<sup>10</sup>. Loin d'être un contrat social, la langue devient une contrainte, la somme des variations. Au contraire, pour Meillet, c'est la causalité externe qui explique les changements que la langue subit. En la déplaçant dans le social, la langue devient aussi la somme des décisions que les locuteurs ont prises vis-à-vis d'elle. C'est Meillet qui fait le pas suivant sur le chemin de la sociolinguistique, en admettant, d'une part, la différence d'entre le fait linguistique et le fait social dans la langue et, de l'autre part, le caractère de science sociale de la linguistique à partir de la langue comme institution sociale<sup>11</sup>. C'est le caractère social de la langue qui prend en charge les variations de la langue. Le rapport que les structures sociales entretiennent avec la langue imbrique les changements perpétuels que la langue subit. Si pour Saussure le social a un caractère exclusivement endogène, pour Meillet le social a un caractère exogène.

Plus tard, le développement de la sociologie a permis des approches sociologiques plus profondes sur la langue. Labov, Humes et Gumpertz marquent la naissance de la sociolinguistique. Ainsi, le paradoxe saussurien de l'impossibilité d'intervention externe sur la langue (en tant que principe de recherche linguistique) est reconsidéré. La linguistique change d'orientation : le pansocial englobe tous les niveaux de la langue : l'orthographe, la grammaire, la terminologie, etc<sup>12</sup>. La langue ne demeure plus intangible pour les linguistes. Maintenant ils peuvent non seulement la décrire, mais aussi la modifier. C'est ainsi que la langue devient planifiable, tout comme l'économie ; une nouvelle discipline voit la lumière : la politique et la planification linguistiques.

Toutefois, il y a encore des voix qui soutiennent la non-intervention des linguistes dans la langue, y compris par la voie des arguments d'ordre éthique, en

considérant que leur seul but est encore de décrire le système et non pas de l'améliorer. Au sujet du remplacement ou changement linguistique, Humphrey Tonkin remarque que toute modification de la langue a des causes sociales et, par conséquent, les mesures pour contrecarrer le remplacement ou changement linguistique sont légitimes, même souhaitables :

S'il est vrai que le remplacement de langue, tout comme le changement d'une langue, est observable partout, étant de ce point de vue un phénomène naturel, il ne s'ensuit pas qu'un cas donné de remplacement de langue est inéluctable : toute manifestation du remplacement de langue a toujours ses causes sociales, économiques ou politiques, et, par conséquent, elle est toujours provoquée par l'intervention humaine. Ainsi pourrait-on dire que si le remplacement de langue est naturel, chaque de ses manifestations sont le produit de l'artifice. Comme Fishman (1991) a montré, le remplacement de langues est réversible dans certaines circonstances.<sup>13</sup>

Si l'intervention du locuteur moyen soit directement, soit par l'intermédiaire des médias ou des nouvelles technologies de l'information et de la communication, est possible, il demeure tout aussi vrai que toute intervention, faisant partie d'un projet de politique et planification linguistiques des spécialistes dans la même langue soit légitime. On convient, donc, que le fatalisme descriptiviste de certains linguistes ne serait pas une attitude heureuse vue les pressions externes que manifestent les groupes situés dans la partie supérieure de la hiérarchie mondiale.

Outre la connexion que les faits sociaux se créent avec la langue, la langue demeure un important facteur identitaire pour les groupes. C'est par la langue que s'identifie la nation, ainsi la langue peut-elle devenir un facteur de cohésion ou d'exclusion<sup>14</sup>. D'ailleurs, dans le discours des nationalités la Langue forme une trinité avec la notion du Peuple et de celle de l'État. C'est toujours la langue qui gère la fonction de diffusion de la culture du groupe qui la parle. La langue est inséparable du groupe qui la parle comme langue maternelle ; ce n'est que de cette manière que l'insuccès de l'espéranto peut être expliqué<sup>15</sup>. L'espéranto, la langue neutre « n'étant la langue maternelle d'aucune communauté nationale, son acquisition ne procurait aucun avantage particulier »<sup>16</sup>. Cette langue est une « solution purement linguistique qui ignore les aspects sociaux de la situation ». Christian Baylon conclut que la source de l'échec de cette langue neutre est « [l']incapacité à tenir compte des problèmes non linguistiques » « [:] les variables du comportement langagier, l'importance du pouvoir et du prestige dans le choix d'une langue » et « les inégalités sociales [qui] affectent la communication »<sup>17</sup>.

Il s'ensuit que le cliché de la langue comme moyen de communication est insuffisant pour témoigner la relation complexe qui s'institue entre la société et l'institution de la langue. La langue pourrait tout aussi bien être l'instrument nécessaire pour l'exercice du pouvoir que pour offrir des indices de pouvoir. Non seulement que la langue en tant que matérialisation sociale – la parole – est un facteur identitaire pour les peuples, mais même dans le cadre d'une nation la langue se plie sur les besoins et les représentations de chaque structure sociale. Cette relation n'est pas neutre. Par contre, elle repose sur un complexe d'attitudes, de sentiments et de représentations que

les locuteurs et les groupes de locuteurs se créent et se partagent face à la langue, aux dialectes et à leurs locuteurs. Elles touchent donc la langue dans le plan vertical, c'est-à-dire l'expansion géographique, les dialectes et les parlers régionaux, et dans le plan horizontal : les structures sociales, les classes sociales. C'est ici que la sociolinguistique a marqué le vrai progrès. En changeant d'optique, linguistique externe et non pas interne, fait social et non pas seulement fait linguistique, la sociolinguistique est en train d'élaborer une liste exhaustive des causes du changement linguistique. Une place bien établie occupent les comportements et les attitudes linguistiques. Selon Louis-Jean Calvet<sup>18</sup>, une catégorie des attitudes linguistique serait celle des préjugés. Ces stéréotypes peuvent porter sur les langues, sur le locuteur, sur le bon parler ou sur le bon usage. Par rapport à la langue légitime, les deux sentiments, de sécurité ou d'insécurité manifestent le désir ou la volonté des locuteurs d'adopter les formes jugées les plus prestigieuses. Les attitudes sont donc positives ou négatives, c'est-à-dire le locuteur accepte ou refuse telle ou telle variation de dialecte, de classe sociale, etc. Un rôle tout aussi important est accordé au phénomène de l'hyper- ou hypocorrection. C'est parce que l'on juge une forme plus prestigieuse que l'on commence l'utiliser dans une version hypercorrecte.

Ces attitudes portent sur la forme légitime et sur le prestige présumé des variations. Evidemment, quelles que soient les justifications pour telle ou telle variation prestigieuse, la source est toujours sociale. Même si l'emprunt est un phénomène naturel et fréquent, son processus est explicable, d'une part, par le besoin de désigner les concepts nouveaux faute d'un signifiant autochtone et, de l'autre part, par le prestige que le locuteur peut s'approprier en l'utilisant. La langue est donc un indice de prestige d'un groupe social et le changement linguistique s'explique aussi par les rapports de force des structures sociales, aussi au niveau d'une société proprement-dite qu'au niveau international.

### **Systeme-monde des groupes sociaux**

Comme on vient de le voir, le changement linguistique est déterminé par le rapport des locuteurs au prestige et à la forme légitime, eux-mêmes témoignant les rapports de force des groupes sociaux en question. On tentera donc de déceler les relations qui existent entre les groupes sociaux au niveau international et quelles sont leurs fondements.

Le monde, dans ce processus continu de globalisation, est devenu ce que l'on appelle très plastiquement un « village planétaire ». Ce village est d'abord un tout entier individuel dont les règles suivent une logique économique. Les théories des systèmes mondiaux se fondent sur le concept élaboré par Wallerstein pour « décrire comment plusieurs États qui interagissent fonctionnent comme un système économique et politique unique et téléologique »<sup>19</sup>. Le système mondial d'aujourd'hui prend ses sources dans l'accumulation de capital dès le XV<sup>e</sup> siècle et il est originaire de l'ordre social européen. Le temps de maturité favorable à cette expansion a été atteint surtout grâce à la révolution industrielle, aux avancements technologiques dans les communications qui ont permis une plus grande mobilité du capital et une

augmentation de la production. Ce système mondial existe aussi grâce à l'unification des marchés et à la centralisation de la division du travail durant la période d'entre le XV<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>. La logique capitaliste de l'accumulation des richesses, dans sa forme actuelle, se manifeste sur trois plans : économique, politique et culturel. Les relations dans ce système suivent une typologie tripartite<sup>21</sup> : le centre, la semipériphérie et la périphérie. Selon la localisation des processus de production dominantes, les États appartiennent à l'une des trois catégories. Au long de la chaîne de production qui comprendrait, par exemple, l'exploitation agricole in situ, le transport, le traitement, la production des produits dérivés et l'export, on distingue entre les processus centraux et les processus périphériques. Les premiers sont ceux qui, par leur expansion, assurent le taux le plus élevé d'accumulation de capital, mais requièrent une main-d'œuvre plus spécialisée. Les processus périphériques sont achevés par une main-d'œuvre moins spécialisée dont le travail est plus intense et lourd.

Il témoigne donc de l'évidence que cette hiérarchie détermine l'existence d'un centre représenté par les nations (/États) les plus riches qui possèdent les technologies les plus avancées et les salaires les plus attractifs. Ensuite, la semipériphérie comprend, d'une part, des nations (/États) qui ont été rejetées du centre à cause de leur incapacité de garder leur place centrale et, de l'autre part, des nations (/États) qui ont monté dans la hiérarchie, de la périphérie vers la semipériphérie. Les deux types de nations sont insuffisamment développées pour imposer des tendances politiques, culturelles et économiques. Cette semipériphérie devrait être entendue comme un espace de frontière d'entre le centre et la périphérie. Un État semipériphérique est celui qui est au milieu soit du point de vue du développement économique, soit du point de vue géographique. En même temps, cette catégorie comprend aussi les États qui ont un rôle de médiation entre les deux extrémités du système-monde. Enfin, la périphérie comprend les nations les moins développées ; c'est ici que les salaires sont les moins attractifs et, par conséquent, la main-d'œuvre est le meilleur marché. Le rôle des États situés à la périphérie est limité à fournir aux États les plus développés de la matière première, des produits agricoles et des biens non finis pour soutenir leur économie.

Il est utile de mentionner que la hiérarchie est mobile. De cette manière, les sociétés périphériques peuvent monter au centre, tandis que les groupes centraux peuvent tomber hiérarchiquement. C'est pour cela que le contrôle économique exercé par le centre sur les sociétés de la semipériphérie et de la périphérie doit être doublé par le contrôle des consciences. « Les périphéries doivent être convaincues de la supériorité idéologique et civilisatrice, non seulement de celle militaire et politique, pour qu'elles acceptent sans opposition la domination d'un système central de pouvoir »<sup>22</sup>. « En général, le système ne peut pas être imposé seulement par la logique économique, mais en plus par celle des cœurs (les peuples doivent être convaincues de la légitimité de l'ordre généré par le centre), et non pas par la logique de la force »<sup>23</sup>. Malgré les efforts de la part des États situés au centre d'immobiliser cette hiérarchie en leur faveur, ce qui est spécifique à ce système c'est sa transformation continue. Ces changements sont périodiques et peuvent reconfigurer la structure du système mondial à un tel point qu'il

ne ressemble plus à sa version précédente. En plus, l'autre caractéristique de ce système complexe c'est l'impossibilité de déterminer le résultat de ces changements.

La polarisation économique est suivie, outre le contrôle des consciences, par une polarisation politique où les intérêts des États du centre s'opposent aux ceux des États de la périphérie. L'avantage de la maximisation des profits de la part des États du centre se traduit par une relation centre-périphérie « basée sur un échange inégal renforcée d'impérialisme dans le but d'exploiter la périphérie pour faciliter les processus d'accumulation de capital par le centre »<sup>24</sup>. Ces deux polarisations donnent naissance à deux arènes de confrontation : l'arène internationale et l'arène transnationale<sup>25</sup>. La première englobe les efforts politiques pour trouver une solution aux conflits. Quoique l'on parle de la diplomatie, du contrôle de l'immigration, des efforts de rééquilibrer la balance commerciale, l'arène internationale est mesurable et contrôlable soit par des accords bilatéraux, soit par des organismes internationaux. Par contre, l'arène transnationale suppose l'existence des acteurs qui aperçoivent les frontières comme le principal entrave à la libre circulation de toute forme de capital. Le flux de données, de décisions et surtout des attitudes envers les États et leurs frontières reste dans l'impasse de la quantification et, par conséquent, il échappe presque entièrement aux règlements. Pourtant, les branches internationales de ces acteurs doivent se conformer aux lois et aux standards nationaux en veillant, en même temps à ce que l'on profite des avantages offerts par chaque pays. En plus, au niveau international il y a des règlements que les groupes financiers et industriels doivent obéir, même si ce corps de lois n'est pas impénétrable, comme c'est le cas des paradis fiscaux.

La France ne fait pas exception aux règles du système-monde. Aujourd'hui elle voit ses frontières menacées en poussant en même temps ses entreprises clé vers d'autres marchés. D'abord, suivant le trajet de son développement, la démographie, l'économie, la culture et l'armée sont les facteurs qui ont poussé la France au centre du système des groupes sociaux en Europe. « L'État, c'est moi! », la fameuse parole de Louis XIV, aurait pu être dite même sous la forme « L'Europe, c'est moi! », puisque la résonance à cette époque-là aurait été la même. Tandis que l'Allemagne et l'Italie étaient fragmentées, l'État de Louis XIV était le plus centralisé de l'Europe. Le recensement de 1801 montre que la France était le plus peuplé pays de l'Europe<sup>26</sup>. Par l'empire colonial qu'elle s'était forgé, l'expansion de la France ne connut pas de limites.

Pourtant, l'émergence de la bourgeoisie, la consolidation du nationalisme en Europe et la scolarisation en masse constituent des pièges à l'expansion de la littérature française. Le contrôle des consciences des individus des sociétés semipériphériques est affaibli. La place de la France dans le monde est mise en question lors de la Deuxième Guerre Mondiale. Ensuite, la perte de l'empire colonial est la preuve finale du statut en déclin de la société française. Pendant cette partie descendante de la trajectoire de la France, non seulement qu'elle a dû partager sa place centrale dans le système-monde des groupes sociaux, mais, en plus, elle sera rejetée à la semipériphérie.

S'il est vrai que les groupes sociaux sont le plus fréquemment en conflit, et s'il est tout aussi vrai que c'est le social qui influence la langue, alors on peut lire dans les

strates lexicales d'une langue, à travers les emprunts qu'elle a faits à différentes époques à d'autres, les types de rapports que les locuteurs de cette langue entretenaient avec ceux d'autres langues, des rapports économiques et sociaux.<sup>27</sup>

L'hierarchie du système-monde avec son côté prépondérant économique déclenche une réorganisation des relations sociales entre les nations et les acteurs économiques internationaux aussi sur la dimension culturelle que sur la dimension linguistique. Pour la plupart des cas, la culture et la langue sont des fidèles réflexions des événements qui se déroulent sur la scène mondiale, même si l'inertie du pouvoir peut geler les comportements et les attitudes linguistiques des membres des groupes sociaux situés à la semipériphérie ou à la périphérie.

### **Le système linguistique mondial**

La langue reflète les rapports économiques et sociaux qu'une société entretient avec d'autres sociétés. Le système-monde des groupes sociaux est doublé par un système linguistique mondial. Autrement dit, la hiérarchie des groupes sociaux influence la hiérarchie de ce que l'on appelle le marché aux langues<sup>28</sup>. Suivant l'analogie avec la monnaie, la langue a une valeur d'échange. En plaçant la langue dans le contexte de la globalisation, il s'ensuit qu'il y a des langues convertibles et des langues non convertibles. Les langues convertibles jouent le rôle de langue pivot, tandis que les langues non convertibles sont condamnées à une utilisation nationale, voire régionale.

Pourtant, selon Abram de Swaan<sup>29</sup>, les langues sont des biens économiques collectifs et l'appréhension d'autres langues assure la promotion sociale, pour le cas des langues les mieux cotées, et facilite la communication entre les groupes qui n'ont pas la même langue pour langue maternelle, pour les langues situées au même niveau inférieur de la hiérarchie. Cet aspect provoque une conduite spéculative pour qu'un individu s'approprie la langue ayant le plus grand statut qui reflète, à son tour, la place qu'occupe dans le système-monde le groupe qui la parle comme langue maternelle. Ce statut est mesuré par un indicateur qui porte le nom de « valeur communicationnelle ». Plus le nombre d'utilisateurs d'une langue est grand, plus la valeur communicationnelle est accrue.

L'ensemble des langues du monde constituent donc la dimension linguistique du système-monde à côté de la dimension politique, l'arène internationale constituée des organisations internationales, et de la dimension économique, l'arène transnationale qui comprend l'ensemble des marchés et des agents économiques. Le système linguistique mondial suit les distinctions opérées par le système-monde et il comprend des langues périphériques, des langues centrales, des langues super-centrales et des langues hyper-centrales.

Les langues périphériques sont les langues situées dans la partie inférieure du système hiérarchique. Ce sont des « langues de mémoire » puisqu'elles ne sont pas transmises en écrit, mais oralement. Par rapport à ces langues qui comptent 98 % de l'ensemble des langues du monde et qui sont parlées par seulement 10 % de la population mondiale, le groupe des langues centrales comptent environ cent langues qui sont utilisées dans la presse, à la télévision, à la radio, dans le milieu politique,



bureaucratique, dans les tribunaux. Ces langues sont les langues nationales. Dans la partie supérieures, les langues hyper-centrales qui sont une douzaine parmi lesquelles se trouve le français aussi. L'arabe, le chinois, l'anglais, le français, l'allemand, le hindi, le japonais, le malais, le portugais, le russe, l'espagnol et le swahili comptent plus de cent million de locuteurs et sont dans la plus part les langues du régime colonial ; leur usage étant actuel même après la fin du colonialisme. La langue super-centrale joue le rôle de langue pivot pour les langues hyper-centrales. Elle est l'échine du système linguistique mondial<sup>30</sup>.

Les variables qui attribuent à une langue une de ces places sont : la démographie du groupe des locuteurs, la migration qui implique le mouvement ou l'expansion d'une langue suivant le groupe, l'acquisition d'une langue qui pourrait changer rapidement la configuration du système, et, la variable la plus importante, les relations de pouvoir d'entre les groupes linguistiques. Ces variables se reflètent dans les deux dimensions composantes du critère de hiérarchisation. La valeur communicationnelle d'une langue est déterminée, d'une part, par la prévalence qui indique « les chances que cette langue offre dans la situation de communication directe avec d'autres individus du système » et, de l'autre part, la centralité qui indique « le degré de connexion aux autres langues et les chances que cette langue offre dans la situation de communication indirecte »<sup>31</sup>. Voyons donc comment ce système linguistique mondial se plie parfaitement sur le relief du système-monde selon le critère de la valeur communicationnelle.

Il est indéniable alors que le statut que le français émane aujourd'hui dans le monde est dû à la valeur communicationnelle de cette langue. Or, aujourd'hui, dans les sociétés périphériques la langue de la promotion sociale et la langue qui assure le plus grand nombre d'utilisateurs n'est plus le français, sauf quelques exceptions. Il va sans dire que c'est l'anglais qui occupe la position de langue super-centrale. Cela n'est pas due à des qualités exceptionnelles, parce que, comme Sue Wright le remarque pour le cas du français,

La diffusion du français hors de la France comme lingua franca de prestige et son statut de principale langue étrangère apprise dans beaucoup de pays de l'Europe de l'Ouest n'ont rien à faire avec les qualités de la langue elle-même. Il faut que l'on rejette l'argument très répandu que les langues ont des qualités intrinsèques qui les font appropriées pour la science, la philosophie, etc. Cela n'a pas de sens.<sup>32</sup>

C'est-à-dire que la langue suit le peuple. Le français a perdu sa place super-centrale justement parce que la société française a perdu sa place centrale dans le système-monde des groupes sociaux. Tout au long de l'expansion française, la langue française a suivi l'armée, le français a été le véhicule de la meilleure littérature de l'Europe, le français a été parlé par le plus grand nombre de locuteurs comme langue maternelle. Ce n'est pas une surprise que si le statut de lingua franca du français a coïncidé avec la suprématie du peuple français dans le monde, la crise du français d'aujourd'hui est la conséquence directe de l'impossibilité du peuple français de regagner la place centrale du système-monde des groupes sociaux. Le français est surpassé par l'anglais autant au niveau du nombre de locuteurs de langue seconde,

donc du point de vue de la centralité, qu'au niveau du nombre de locuteurs de langue maternelle, donc du point de vue de la prévalence.

Le français n'est plus la langue de la diplomatie. Cette langue à grande tradition littéraire n'est plus la langue de la littérature moderne. La place du français est prise par l'anglais. La perception générale est que c'est l'anglais qui est la langue du commerce, de la diplomatie et de la science. Par rapport au français, l'anglais est la langue de la culture, mais non pas de la culture haute, mais de la culture de consommation, de la culture globaliste. Soutenue par un mécanisme extraordinaire de propagation, les nouvelles technologies de l'information et de la communication, par des accords bilatéraux de diffusion, des partenariats des États-Unis avec les pays en voie de développement, l'anglais s'est attribué le statut de langue du divertissement mondial. La conséquence est tout à fait évidente : cette langue a profondément orienté le comportement et les attitudes linguistiques des locuteurs des groupes sociaux dominés envers une adulation inconditionnée des qualités intrinsèques à la langue elle-même. Garder la place suprême dans la hiérarchie est possible grâce au contrôle des consciences.

### **La théorie synchroniste**

(Re)Monter la hiérarchie du système mondial des groupes sociaux implique une modernisation de la dite société selon les standards de la nation située au centre de ce système. Plus la société est proche de la limite inférieure du système-monde, plus la distance à rattraper est grande. Au moment où Eugen LOVINESCU<sup>33</sup> développait le modèle théorique synchroniste, personne n'aurait pu imaginer qu'il serait valable pour la France même.

Pour Eugen Lovinescu il ne s'agit seulement d'un modèle théorique qui vise à expliquer les phénomènes socio-culturels, mais d'une véritable loi du synchronisme. Toute nation qui s'intègre dans un nouveau système-monde a besoin d'une période de transition qui permettrait la diminution de la distance culturelle et civilisatrice d'entre le nouvel membre du système et son modèle. La loi du synchronisme comporte deux valences qui sont exprimées, d'une part, par la loi de l'imitation et, de l'autre part, par la loi de l'adaptation. La première, élaborée par le sociologue Gabriel TARDE, est censée être la seule qui explique le fonctionnement de la société et qui soit responsable du progrès d'une société. L'imitation suppose l'adoption par un membre du groupe d'une innovation qui pourrait être une initiative rénovatrice de ce qui existait déjà dans la société. L'imitation est continuée par la répétition. La seconde est vue comme l'appropriation d'un élément soit culturel, soit relié à la civilisation et la modification selon l'esprit de la race.

La synchronisation intervient entre deux temporalités décalées. Les nations européennes vivaient dans un temps traditionnel, tandis que l'Europe vivait dans un temps actuel appelé l'esprit du siècle selon le syntagme utilisé par l'historien romain Tacite, « saeculum ». Le « saeculum » est défini comme « la totalité des conditions matérielles et morales qui configurent la vie des peuples européens à une époque donnée »<sup>34</sup>. Il s'ensuit que l'Europe constituait à ce temps-là un système-monde qui vue

les circonstances historiques ont accepté la compagnie de nouvelles nations européennes. Pour les dernières, la synchronisation s'effectuait en deux étapes. La détermination correspond à la diffusion des innovations en Europe suivant un ordre concentrique, tandis que l'interdépendance est conçue comme une forme de solidarité entre les États européens, ayant comme critères l'économie, la politique ou la culture. Pour une bonne partie des individus de l'entourage d'Eugen Lovinescu, le déterminisme semblait nuisible au caractère ethnique de l'imitant parce qu'il impliquait que la société dominée ne change pas de condition et reste un récipient des résidus de la culture et de la civilisation modèles. Par contre, l'état d'interdépendance mettait les deux parties en relation de coopération, de biunivocité.

Le modèle d'Eugen Lovinescu opère avec des couplets antagoniques, en se rapportant toujours à la distinction forme et fond. La force extérieure correspond à l'imitation qui est une sorte d'implantation et elle est opposée à la force morale caractéristique à l'adaptation des formes étrangères. Ainsi pourrait-on parler de la simulation des formes pour stimuler ensuite le fond comme des étapes de la synchronisation. Cette théorie est donc une manière viable pour imaginer la nature des relations que le centre entretient avec la semipériphérie et avec la périphérie et pour déceler les prémisses de la « contagion mentale »<sup>35</sup>.

Pour faire valoir cette théorie au cas de la France, il convient de distinguer certains aspects. D'abord, le contexte historique de l'élaboration de la théorie coïncide avec la modernisation de la Roumanie. Le principal modèle que les élites roumaines se proposaient d'adopter, étaient, d'une part, celui de la France, en tant que thèse, et, de l'autre part, celui de l'Allemagne, en tant qu'antithèse. Or, cette période indiquait le triomphe de la culture des élites contre la culture populaire. Par contre, la France connaît d'autres circonstances que l'on a évoquées au cours de ce papier : perte de l'empire colonial, régression de la langue française, etc. C'est-à-dire que, par rapport à la Roumanie, État nouvellement créé, la France a involué. Ainsi, pour compléter le paysage, il faudrait préciser la nature de la culture prédominante d'aujourd'hui.

La culture française était l'apanage de l'aristocratie. La Cour de Moscou parlait exclusivement le français et rejetait le russe, vu comme langue inférieure. Les choses se passent de la même manière aussi à Berlin qu'à Londres. En échange, la culture américaine à un caractère populaire, de masse. Cette culture s'entête encore de véhiculer l'idéologie de la consommation, autant économique que culturelle. Une culture qui touche par l'intermédiaire des médias, des nouvelles technologies d'information et de communication les couches sociales les plus démunies face au phénomène de la globalisation. Dans les termes de la théorie synchroniste, ce contact avec la culture de masse de facture américaine suppose la simulation des formes pour arriver à la stimulation du fond.

La théorie de la synchronisation, même si elle témoigne d'un fait social assez évident, répond à la question de direction culturelle de la France. Immobilisée entre l'adulation des formes émanées par le centre du système-monde et l'isolation traditionaliste, la France peut réduire la distance d'entre sa place semipériphérique et le centre par l'adoption et l'adaptation de nouvelles formes de culture de masse et de

civilisation technologique. Tout comme Eugen Lovinescu l'indiquait, les sociétés périphériques sont censées pratiquer une imitation intégrale, tandis que les sociétés avancées se permettent de pratiquer une imitation sélective.

### En guise de conclusion

Dans le domaine de la politique et de la planification linguistiques, sans faire appel à la théorie classique ou à la théorie communicative de la terminologie, ce qui intéresse c'est le processus de dénomination. Mais pour arriver à la paternité de la dénomination qui, indirectement, fait l'objet de ce papier, il convient de visiter le contenu.

D'abord, on a constaté que la nation française a perdu sa place centrale dans le système-monde et qu'elle se voit confrontée aussi dans l'arène internationale que dans celle transnationale. Ensuite, la situation actuelle est le résultat de la perte de l'empire colonial et de la situation internationale après la Seconde Guerre Mondiale, même si la France a connu des périodes de rayonnement mondial sur les plans économique, politique et culturel. En plus, en examinant le système linguistique mondial, on a pu noter que dans les strates hiérarchiques de ce système, la langue suit le peuple et que toute tentative de justifier la domination d'une langue par ses caractéristiques intrinsèques est infirmée au fur et à mesure du déclin de ce peuple. La condition qui est imposée à la nation française la met face en face avec la fatalité du synchronisme. Malgré son histoire glorieuse, la France est damnée à se synchroniser avec le centre du système-monde. En imitant les formes, elle forgera le contenu pour s'assurer l'originalité, les caractères ethnique et culturel individuels.

Une manière d'évaluer les influences du statu-quo dans le système-monde c'est de monitoriser les rapports de force d'entre les trois parties du système-monde du point de vue de la langue. La première conséquence constatée : ces rapports se reflètent dans les strates lexicales des langues dominées. C'est-à-dire que la langue en est l'indicateur le plus fin. En abordant le contenu, y compris la dénomination, on constate que la synchronisation se produit principalement par l'adoption des idées provenant du centre. Chaque idée ou groupe d'idées est décomposé(e) en systèmes conceptuels et en concepts. Le concept peut être compris comme l'unité minimale de représentation mentale des données. Ce n'est qu'en arrivant au concept et à sa dénomination ou au signifié et au signifiant, dans des termes saussuriens, que l'on peut comprendre l'enjeu des politiques linguistiques comme outil principal dans la quête d'indépendance idéologique et culturelle par rapport au centre.

La France a donc besoin d'une politique linguistique cohérente parce que la place qu'elle occupe dans le système-monde l'impose, la synchronisation le demande et la science l'autorise.

---

<sup>1</sup> Claude Javeau, *Les paradoxes de la postmodernité* (Paris: PUF, 2007), 30.

<sup>2</sup> Eugen Munteanu, *Introducere în Lingvistică* (Iași: Polirom, 2005), 200.

<sup>3</sup> Gheorghe Moldovanu. *Autoreferat. Politică și planificare lingvistică: abordare teoretică și aplicativă (în baza materialului din Republica Moldova și din alte state)* (Chișinău: Universitatea de stat din Moldova, 2008), 3.

- <sup>4</sup> William Labov, *Sociolinguistique* (Paris, Éd. de Minuit, 1976), 259 *apud* Louis-Jean Calvet, *La Sociolinguistique* (Paris: Presses Universitaires de France, 2005), 13.
- <sup>5</sup> Christian Puech, Annie Radzynski, "La langue comme fait social : fonction d'une évidence", in *Langages*, 12e année, n° 49 (1978): 65.
- <sup>6</sup> Eugen Munteanu, *Introducere în Lingvistică* (Iași: Polirom, 2005), 275-276.
- <sup>7</sup> Ferdinand de Saussure. *Cours de linguistique générale* (Paris: Payot, 1985), 97-103.
- <sup>8</sup> Idem, 108.
- <sup>9</sup> Idem, 107.
- <sup>10</sup> Christian Puech, Annie Radzynski, "La langue comme fait social : fonction d'une évidence", in : *Langages*, 12e année, n° 49 (1978): 56.
- <sup>11</sup> Antoine Meillet, "L'état actuel des études de linguistique générale. Leçon d'ouverture au Cours de Grammaire Comparée au Collège de France" *apud* Puech Christian, Radzynski Annie, "La langue comme fait social : fonction d'une évidence", in : *Langages* 49 (1978): 46-65.
- <sup>12</sup> Gheorghe Moldovanu, *Ibidem*.
- <sup>13</sup> « While it is true that language shift, like language change, is everywhere observable, and in this sense, naturally occurring, it does not follow that a given instance of language shift is somehow ineluctable: a particular manifestation of language shift always has its social, economic or political causes, and it is thus always caused by human intervention. One might therefore say that, while language shift is natural, each of its manifestations is the product of artifice. As Fishman (1991) has shown, language shift is under certain circumstances reversible. » (notre traduction). Humphrey Tonkin, "The search for a global linguistic strategy", in *Languages in a Globalising World*, ed. Jacques Maurais & Michael A. Morris (Cambridge: Cambridge University Press, 2003), 324.
- <sup>14</sup> Louis-Jean Calvet, *La guerre des langues et les politiques linguistiques* (Paris: Hachette Littérature, 1999), 92-94.
- <sup>15</sup> Christian Baylon, *Sociolinguistique : Société, Langue et Discours* (Paris: Nathan, 1991), 179-180.
- <sup>16</sup> Christian Baylon, *Idem*, 179.
- <sup>17</sup> Christian Baylon, *Idem*, 180.
- <sup>18</sup> Louis-Jean Calvet, "Comportements et attitudes", in *La Sociolinguistique* (Paris: Presses Universitaires de France, 2005), 42-60.
- <sup>19</sup> Debra Straussfogel. "A Systems Perspective on World-Systems Theory", in *Journal of Geography*, 96: 2 (1997): 120.
- <sup>20</sup> *Proiecte de modernizare ale României*.
- <sup>21</sup> Debra Straussfogel. "A Systems Perspective on World-Systems Theory", in *Journal of Geography*, 96: 2 (1997): 120-121.
- <sup>22</sup> « Periferiile trebuie „convinse” de superioritatea ideologică și de civilizație, nu numai de cea militară și politică pentru a accepta fără revoltă dominația unui sistem central de putere. » (notre traduction). Radu Baltasiu, *Idem*.
- <sup>23</sup> « În general, logica sistemului nu poate fi impusă decât de logica pieței și mai ales de cea a „inimilor” (popoarele să fie convinse de legitimitatea ordinii generate de un centru), iar nu de logica forței. » (notre traduction). Radu Baltasiu, *Idem*.
- <sup>24</sup> « based on unequal exchange and reinforced through imperialism, with the goal of exploitation of the periphery by the core in order to facilitate its processes of capital accumulation. » (notre traduction). Debra Straussfogel. "A Systems Perspective on World-Systems Theory", in *Journal of Geography*, 96: 2 (1997): 121.

- 
- <sup>25</sup> Olivier Dollfus. "The world-system", in *Geopolitics*, 5: 2 (2000): 54-55.
- <sup>26</sup> Sue Wright, *Language Policy and Language Planning: From Nationalism to Globalisation* (Houndmills: Palgrave Macmillan, 2004), 119.
- <sup>27</sup> Louis-Jean Calvet, *La guerre des langues et les politiques linguistiques* (Paris: Hachette, 1999), 259.
- <sup>28</sup> Louis-Jean Calvet, *Le marché aux langues : les effets linguistiques de la mondialisation* (Paris: Plon, 2002), 7-11.
- <sup>29</sup> *Words of the World* (Cambridge: Polty, 2001).
- <sup>30</sup> Abram de Swaan, *Words of the World* (Cambridge: Polty, 2001), 4-6.
- <sup>31</sup> Idem, 33-34.
- <sup>32</sup> « The spread of French outside the borders of France as a prestige lingua franca and its position as the main foreign language learnt in many western European countries have nothing to do with the qualities of the language itself. We should reject a very common argument that languages have intrinsic qualities that make them particularly suited to be the language of science, philosophy and so on. This is nonsensical. » (notre traduction). Sue Wright, *Language Policy and Language Planning: From Nationalism to Globalisation* (Houndmills: Palgrave Macmillan, 2004), 121.
- <sup>33</sup> *Istoria civilizației române moderne*, București, Minerva, 1997.
- <sup>34</sup> Eugen Lovinescu, *Istoria civilizației române moderne* (București: Editura Științifică, 1972), 408.
- <sup>35</sup> Lazăr Vlăsceanu, Cătălin Zamfir, eds., "Sincronism", in *Dicționar de sociologie* (București: Editura Babei, 1998).

## Bibliographie

- Baylon, Christian. *Sociolinguistique : société, langue et discours*. Paris: Nathan, 1991.
- Calvet, Louis-Jean. "Comportements et attitudes", in *La Sociolinguistique*, 42-60. Paris: Presses Universitaires de France, 2005.
- Calvet, Louis-Jean. *La guerre des langues et les politiques linguistiques*. Paris: Hachette, 1999.
- Calvet, Louis-Jean. *Le marché aux langues: les effets linguistiques de la mondialisation*. Paris: Plon, 2002.
- de Saussure, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 1985.
- de Swaan, Abram. *Words of the World*. Cambridge: Polty, 2001.
- Javeau, Claude. *Les paradoxes de la postmodernité*. Paris: PUF, 2007.
- Lovinescu, Eugen. *Istoria civilizației române moderne*. București: Minerva, 1997.
- Lovinescu, Eugen. *Istoria civilizației române moderne*. București: Editura Științifică, 1972.
- Munteanu, Eugen. *Introducere în lingvistică*. Iași: Polirom, 2005.
- Tonkin, Humphrey. "The search for a global linguistic strategy", in *Languages in a Globalising World*. Edited by Jacques Maurois & Michael A. Morris, 319-333. Cambridge: Cambridge University Press, 2003.

Lazăr, Vlăsceanu, Cătălin Zamfir, eds., "Sincronism", in: *Dicționar de sociologie*. București: Editura Babei, 1998.

Wright, Sue. *Language Policy and Language Planning: From Nationalism to Globalisation*. Houndmills: Palgrave Macmillan, 2004.

## Webliographie

Baltasiu, Radu. "Proiecte de modernizare ale României". Accessed: April 18, 2010.  
<http://www.scribde.com/istorie/Proiecte-de-modernizare-ale-Ro1826151517.php>

Moldovanu, Gheorghe. "Autoreferat - Politică și planificare lingvistică: abordare teoretică și aplicativă (în baza materialului din Republica Moldova și din alte state)". Chișinău: Universitatea de stat din Moldova, 2008. Accessed: April 18, 2010.  
[http://www.cnaa.md/files/theses/2008/12247/gheorghe\\_moldovanu\\_abstract.pdf](http://www.cnaa.md/files/theses/2008/12247/gheorghe_moldovanu_abstract.pdf)

Puech, Christian and Annie Radzynski. "La langue comme fait social : fonction d'une évidence", in : *Langages*, 12e année, n° 49 (1978): 46-65. Accessed: April 18, 2010.  
[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge\\_0458-726X\\_1978\\_num\\_12\\_49\\_1921](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726X_1978_num_12_49_1921)

Dollfus, Olivier. "The world-system", in *Geopolitics*, 5: 2, (2000), 52-66. Accessed: April 18, 2010.  
<http://www.informaworld.com>

Straussfogel, Debra. "A Systems Perspective on World-Systems Theory", in *Journal of Geography*, 96: 2, 1997. Accessed: April 18, 2010.  
<http://www.informaworld.com>